

Abonnements : Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Trois mois, 15 francs. — Les départements et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINES, 42

Directeur : ALFRED REBOUX

AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires,

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé S. Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^{ie}, place de la Loire et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 9 MAI 1891

LA PERSONNALITÉ CIVILE DES SYNDICATS PROFESSIONNELS

Parmi les revendications inscrites dans le dernier programme des ouvriers, il en est une qui nous a particulièrement frappé et à laquelle nous sommes tout disposés à adhérer : c'est la reconnaissance de la personnalité civile aux syndicats professionnels. Nous leur conseillons même volontiers de ne poursuivre d'abord que celle-là : réclamer trop de choses à la fois nous semble une erreur de tactique. Les ouvriers se montreraient plus habiles en classant les réformes qu'ils sollicitent, en commençant par celles qui soulèvent le moins de contradictions, en se contentant parfois d'un demi-succès, en concentrant tous leurs efforts sur les questions économiques au lieu de les éparpiller sur des questions politiques qui sèment la défiance autour d'eux et finissent par les diviser eux-mêmes, enfin, en comptant beaucoup plus sur leur action calme et persévérante que sur des promesses facilement faites et plus facilement oubliées.

La personnalité civile des syndicats pourrait bien toutefois rencontrer deux sortes d'adversaires : les hommes d'Etat qui voudraient un danger, pour la sécurité publique, à leur laisser la libre disposition d'importantes ressources, et les politiciens qui jugeraient, au contraire, que la fortune des syndicats les rendrait plus indépendants et moins accessibles aux entraînements irréflicibles et aux résolutions violentes.

Nous ne partageons pas la crainte des premiers, et celle des autres n'est pas de nature à nous déplaire.

Si les syndicats professionnels obtiennent la personnalité civile, s'ils ne s'émiettent pas en groupes indéfinis, s'ils étaient administrés avec intelligence et probité, ils parviendraient, plus tôt qu'il ne pense, à posséder assez de biens, meubles et immeubles, pour assurer à leurs membres, dans leur vieillesse, cette pension qui s'ils réclament de l'Etat. On ne devrait pas oublier qu'en 1848, l'Etat s'est trouvé dans l'impossibilité de rembourser, aux déposants des caisses d'épargne, les trois cents millions qu'elles lui avaient confiés; on ne semble pas remarquer assez, non plus, qu'un danger fond courir à nos finances, et le chiffre croissant des pensions actuelles et les trois milliards dus aux caisses d'épargne.

Il y a pourtant à se demander si, en cas de révolution ou de guerre étrangère, il serait possible à l'Etat de servir les pensions à quelque deux millions de citoyens, et si les pensionnaires ne se trouveraient pas réduits à attendre indéfiniment le paiement de leurs arriérés dans le moment même où ils en auraient le plus besoin.

Nous croyons donc beaucoup plus sûr que les syndicats se chargent eux-mêmes d'assurer les pensions à leurs membres âgés. Si l'Etat est en mesure d'en accorder de son côté, tant mieux : cela fera deux et les ouvriers ne s'en plaindront pas.

Les anciennes corporations ont eu un fonds de vingt millions qui en représentaient cent aujourd'hui; elles faisaient souvent soigner leurs malades, dans des maisons à elles appartenant, et surveillées par elles; elles élevaient à leurs frais les orphelins, et, dans les temps de disette, elles désaiguillaient la gémme pour donner du pain à ceux qui en manquaient.

Pourquoi nos syndicats feraient-ils moins bien?

Quant à la pension à servir, oserions-nous risquer de recommander un système mixte? L'entendre avec une ou plusieurs compagnies d'assurances françaises, pour servir aux membres du syndicat, dès l'âge de 55 ans au moins, une pension fixe, relativement modique et proportionnée au nombre et au chiffre des versements; 2° Accorder une part éventuelle dans la moitié du reliquat de chaque année, l'autre moitié devant couvrir les frais d'administration ou augmenter le fonds syndical.

De la sorte, le syndicat ne prendrait pas d'engagements qu'il pourrait se trouver dans l'impossibilité de tenir, et les sociétaires continueraient de s'intéresser à la prospérité du syndicat.

Il faudrait des statuts précis et bien étudiés pour éviter les abus. On nous objectera sans doute que chaque année, ayant douze mois, il faut pour vivre, chaque année, les mêmes ressources : Ce n'est pas absolument exact; il y a des années où les vivres sont chers et d'autres où ils sont à bon marché; d'autres où l'on est malade et d'autres où l'on se porte bien. Dans ces cas différents, les besoins ne sont pas les mêmes. D'ailleurs, ce que nous proposons n'est pas nouveau : C'est le cas de tous ceux qui ont un traitement fixe et un éventuel, des employés qui participent aux bénéfices, etc. Et puis si l'on trouve une meilleure idée, nous serons les premiers à nous y ranger.

Nous revenons sur cette intéressante question quand nous parlerons des Compagnies d'assurances; nous tâcherons d'indiquer les voies et moyens, et de répondre à une question que se posera beaucoup de lecteurs : Combien tout cela coûterait-il? En attendant, que les intéressés nous permettent de leur rappeler le proverbe toujours vrai et toujours pratique : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

ALEXANDRE FAIDIERRE.

Conversation avec le général Boulanger

Le Figaro publie l'interview qui suit d'un de ses rédacteurs avec le général Boulanger : « Je n'avais plus revu le général depuis le 2 avril 1889 jour où j'arrivai dans cette même ville de Bruxelles, hier, et satisfait d'avoir, comme il le disait, « fait un bon tour au gouvernement » en déjouant toutes les mesures de police et tous les projets d'arrestation. « Ce jour-là, j'étais accompagné de plusieurs personnes l'attendaient à la gare du Midi, pour saluer sa venue; et dans l'hôtel Mongelle, le nombre des appartements était devenu trop étroit pour les amis accourus de France qui se disputaient pour partager son exil et mieux se lier à sa fortune. « A leur tête, ce n'étaient pas d'ailleurs qu'avantagées de visites ou de dépêches félicitant de son heureuse tactique le chef du Parti national républicain et le proclamant victorieux par et pour la France. « On lui dit le reste ! « La défiance politique et le dégoût intime des abandons ont beaucoup changé les idées des républicains amérés que l'on pourrait attendre après des rêves si séduisants et des déceptions si lourdes. « A ce point de vue, les républicains intérieurs, le général Boulanger, n'ont pas eu de succès en 1889; il abandonne le terrain de la révision. « Il n'y a plus rien à faire avec la révision, déclare-t-il, mais un nouveau programme de combat que je développerai bientôt. « Pour le moment, il s'occupe de la réorganisation de son parti. « Les tristesses de la défaite m'ont prouvé, dit-il, ce que valaient quelques-uns de mes amis entre les mains

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret aucun des événements du passé. « Il y a peut-être eu des malheurs, il y a eu des commissions intolérables et malhonnêtes, mais tout a été honnête et loyal. « Si j'étais resté à Paris, en avril 1889, m'aurait-il été permis d'être député en Nouvelle-Calédonie. « Et tout était fini. « Si je revenais ce soir en France, le même sort m'attendrait, je suis sûr. « Mais demain peut-être tout sera modifié : et l'avenir est réservé. « En tout cas, ce que vous venez d'écrire, c'est ce que je suis décidé à faire vous pouvez l'imprimer, j'y consens. « Ce jour-là, mes amis d'hier seront peut-être dans un grand état de bien-être que mes jours de demain. « Tout cela est dit, et le général me remercia, sans gros reproches, sans grand haine envers les anciens compagnons de lutte. « A de fréquents reprises, il s'interrompait pour contraindre pour me demander avec intérêt des nouvelles des uns et des autres. « On a raconté que le général voulait se lancer dans le monde à usuel, passer sa candidature au club des malheureux, donner cette grande fête et faire oublier qu'il n'a rien fait de bon pendant son exil. « C'est par perfidie, nous a-t-il dit, qu'on cherche à me représenter ainsi comme un homme désireux de s'accommoder de la situation, et de faire oublier qu'il est un soldat français, un ancien ministre de la guerre, et à ce double titre, sans aucun autre luxe, se croit à tenir dignement son place partout où il va. « Je vis à l'écart du monde. « Et loin de moi, l'apaisement des souffrances morales que m'ont causées les déboires de la politique, je ne songe qu'à lire les nouvelles et je vous prie de m'en faire part. « Il est cependant une chose à laquelle je rêve par-dessus tout : c'est à la revanche pour mon pays. « Sur ces mots se termina ma visite. »

« de quelques-ils remettais toute ma confiance. » « Cependant il ne témoignait d'aucun apaisé envers eux et ne leur adressa aucun reproche. « C'est un homme pour moi, mais très profitable », déclare-t-il. « Et il se borna à ajouter : « Je suis tellement persuadé que le triomphe serait immédiat, qu'il n'est pas venu à l'esprit de vouloir aucun délai : la défaite imprévue survenant l'a à tous les coups. « Mais les dévouements trop impatients ont disparu, si les ambitions trop ardent ont déserté, il ne me reste plus qu'à attendre et à attendre, car tout est en France d'où je suis provisoirement banni. « Ceux qui demeurent ou même ne se sont pas payés les bourgeois qui s'étaient alors un peu mais à moi à ma fortune et qui poussaient le char un peu trop vite. « Ce sont les paysans, ce sont les ouvriers, tous ceux que le parlementarisme déçoit, tous ceux qui souffrent tous ceux qui travaillent, tous ceux dont les droits sont méconnus et dont les libertés sont violées. « Tout cela, j'ai voulu le dire, sans être compris, sans que dans leur cœur une fièvre profonde qui m'animait, mais qui me reconfortait aussi et qui me permettait de supporter toutes les avanies et toutes les tristesses de l'exil présente. « C'est d'eux que je vais m'occuper désormais, et c'est pour eux que j'écris ces quelques lignes. « A Sainte-Brelade, en effet, le général était fort éloigné de tout. Les courriers de France mettaient plusieurs jours à venir, et il n'avait pu avoir aucune relation directe avec ses amis. « Tout cela, paraît-il, va changer peu à peu et la fin de cet exil, qui n'est que de la séparation, semble indiquer une nouvelle période de soutien. « Je tenais, nous dit le général, à laisser un certain nombre de lettres à la disposition de ceux qui voudraient me voir et de ceux qui voudraient me parler, et j'ai voulu que ces lettres fussent lues et que ces paroles fussent entendues. « Puis, exhalant dans une longue causerie tous les souvenirs ces années de lutte, le général me déclara qu'il n'avait aucun regret